

PRODUIT PAR LA TÉLÉVISION DE BELGRADE

KAMPUCHÉA 1978

MINUTAGE 00:40 – 03:18

COMMENTAIRE: Le Kampuchéa, 1978.

Le pays compte entre 8 et 9 millions d'habitants.

Les villes sont désertes.

Le Kampuchéa vit de son agriculture et a entrepris de grands chantiers de construction.

Selon les estimations officielles, au moins 2,5 millions d'habitants au Kampuchéa travaillent actuellement sur ces chantiers, construisant barrages et canaux d'un vaste système d'irrigation pour le pays.

La devise du pays est la suivante: « Celui qui possède du riz possède absolument tout ».

Le Kampuchéa ne connaît pas de famine mais est, à bien des égards, un étrange pays.

Étrange de par son organisation, son mode de vie et ses relations économiques.

Tout d'abord, ceux qui ont eu la lourde tâche de mener la révolution et versé beaucoup de leur sang occupent la première place dans ce pays.

Ce sont des ouvriers et des paysans pauvres. Tout leur est subordonné.

Selon les statistiques officielles fournies par le gouvernement, avant la révolution, 85 % des paysans au Kampuchéa étaient nécessiteux et au bord de la misère, cultivant les terres pour de gros propriétaires fonciers ou étant criblés de dettes.

Ces paysans démunis ont été la principale force de la révolution initiée par les communistes, une révolution qui a duré des années, s'embranchant de temps en temps jusqu'à éclater complètement quand Lon Nol et l'intervention américaine lui ont obligamment ouvert la voie.

Dès que les étendards triomphants de la révolution ont flotté au-dessus de Phnom Penh et d'autres villes et que les Khmers rouges se sont emparés du pouvoir au Kampuchéa, la face du pays a changé.

Le Kampuchéa a changé à la fois physiquement et mentalement.

Il est devenu un mystère même pour ceux qui l'ont jadis bien connu.

Le Kampuchéa a surtout entrepris de créer une nouvelle société.

Mais quel genre de société?, avons-nous demandé au premier ministre et secrétaire du parti communiste, Pol Pot.

MINUTAGE 03:30 – 04:32

Original anglais : ERN 01087113-01087123



POL POT: Pour édifier notre société, nous ne nous servons pas d'un modèle. Les ouvriers et les paysans ont été ceux qui ont le plus donné à la révolution. Ils représentent le plus grand nombre dans notre pays et ce sont eux qui doivent récolter la plupart des bénéfices de la révolution. Nous souhaitons construire une société qui apportera bonheur, progrès et égalité pour tous. Où personne n'exploite personne, ou n'est exploité. Où tout le monde prend part à la production et à la défense nationale. Voilà notre point de départ et les objectifs qui nous guident pour créer une nouvelle société.

Si le peuple accepte cela, nous pouvons tout faire. Si le peuple ne l'accepte pas, nous ne pouvons rien faire à sa place. C'est pourquoi je dis que nous n'avons pas de modèle prédéterminé pour créer une nouvelle société.

MINUTAGE 04:38 – 07:55

COMMENTAIRE: Même si officiellement il n'existe pas de modèle, on en voit bien les contours.

Un habitant du Kampuchéa – qu'il soit né et ait vécu autrefois dans une ville ou à la campagne – vit aujourd'hui dans une coopérative rizicole.

La tâche principale des coopératives est de produire la plus grosse quantité de riz possible, non seulement pour répondre aux besoins du pays – lesquels ont, en fait, été très vite couverts – mais aussi pour exporter beaucoup plus qu'avant la révolution, lorsque le Kampuchéa était l'un des premiers pays exportateurs de riz au monde.

Le riz constitue une devise forte qui est utilisée pour acheter les matières premières nécessaires à l'industrie, le pétrole et, plus que toute autre chose, les machines agricoles.

Chaque grain de riz vaut de l'or dans un pays qui ne reconnaît pas le rôle de la monnaie.

Les derniers chiffres officiels indiquent que chaque habitant du Kampuchéa reçoit 312 kg de riz par an.

Le reste est exporté ; la liste des acheteurs inclut Mogadiscio et d'autres pays africains.

Les coopératives ont pour la plupart été établies dans les limites des anciennes municipalités.

Chaque coopérative héberge entre 2 000 et 10 000 personnes.

Dans certaines coopératives, les habitants ont reçu de nouvelles maisons de type traditionnel, construites sur de hauts pilotis pour protéger des inondations pendant la saison des pluies.

Les terres, le bétail, tout appartient à la coopérative.

Les paysans sont libres d'élever un cochon ou des volailles dans leur propre maison.

Les coopératives ne se limitent pas à la seule production agricole.

De petits ateliers sont installés afin d'utiliser les matières premières locales.

Dans les forges, on peut encore voir des étuis de bombes aériennes américaines non explosées, lesquelles tombaient sur le Kampuchéa en grand nombre.

Ils sont transformés en outils pour l'agriculture.

Pendant que les hommes travaillent aux champs ou sont à l'armée, les femmes font d'autres tâches mais on ne peut pas dire que la répartition des tâches entre hommes et femmes soit très marquée.

À l'exception de ceux qui travaillent dans des champs isolés, loin du centre de la coopérative, tout le monde prend les repas au réfectoire commun.

Ce sont les habitants de la coopérative de Leay Bour, dans la province de Takeo.

Ils reçoivent un kilo de riz par jour pour chaque membre de la famille, du sel, et une tenue (de vêtements) par an.

Pour un Cambodgien, dans une société égalitaire, la coopérative représente tout.

C'est où il vit et travaille, où il est né et où il mourra.

Il n'y a pas de cérémonies de mariage.

Si un jeune homme et une jeune fille s'aiment, ils demandent au [chef du] comité de la coopérative de les marier.

Le comité, dirigé par ce paysan qui, nous a-t-on dit, est un ancien révolutionnaire, appréciera si le jeune homme et la jeune fille ont assez de maturité pour fonder une famille.

Et voilà tout; il n'y a pas d'ecclésiastique ni d'officier d'état-civil.

L'approbation d'un mariage n'est jamais retirée.

Le Kampuchéa peut nourrir 20 millions d'habitants.

Pourquoi, alors, freiner la croissance de la population, quand un plus grand nombre d'habitants signifie être plus fort?

C'est l'objectif stratégique militaire.

Et c'est pourquoi il y a chaque jour plus d'enfants.

Les parents leur donnent un nom, sans autre cérémonie.

MINUTAGE 08:12 – 09:15

COMMENTAIRE: La coopérative est la cellule de base de la société du Kampuchéa, qui échange les marchandises avec l'État.

Il n'y a pas de chaîne de magasins, il n'y a pas de marchés.

Ici à Kampot, tout comme dans les autres villes, cela fait maintenant trois ans que les magasins et le marché ont été fermés.

Depuis trois ans, il n'a pas été touché aux coffres de la Banque nationale, endommagés deux jours après la chute de Phnom Penh dans une explosion qui reste inexplicquée.

Cela traduit peut-être une réaction de mépris à l'égard de l'argent.

Une monnaie sera réintroduite si le peuple l'estime nécessaire, dit le premier ministre Pol Pot.

En route vers le sud du pays, nous avons atteint Kep, située sur la côte du Golfe de Siam, jadis un lieu de villégiature qui a été entièrement rasé par la guerre et les bombardements américains.

Là où il y avait d'agréables hôtels et villas, se trouvent des ruines envahies par les mauvaises herbes.

MINUTAGE 09:28 – 13:04

COMMENTAIRE: Voici les réputés marais salants entre Kep et Kampot, où nous avons vu une autre coopérative.

Cinq mille femmes travaillent dans une coopérative de production de sel, dans la pure tradition révolutionnaire.

Dans la jungle, loin de la côte, coupés des villes, les soldats des forces armées de libération avaient l'habitude de porter une banane autour de la taille, contenant du riz et un peu de sel.

Les paysans leur donnaient le riz.

Le sel était apporté par des jeunes filles et jeunes femmes qui le portaient sur leur dos, risquant leur vie en parcourant des centaines de kilomètres à travers la jungle et les plaines sur des routes et sentiers connus d'elles seules.

La plupart ne sont pas mariées.

Même celles qui sont mariées vivent séparées de leurs maris qui accomplissent d'autres tâches et ont d'autres devoirs.

Ils ne se voient que de temps en temps.

Cheun, une jeune femme de 28 ans, en avait 19 lorsqu'elle a rejoint les rangs de la révolution.

Elle est maintenant l'un des chefs de la coopérative et la mère d'un enfant qui a rarement l'occasion de voir son père.

La production en sel d'une année peut couvrir les besoins du pays pendant trois ans, en laissant même un excédent pour l'exportation.

Cinq mille femmes, dont un grand nombre étaient des femmes soldats, travaillent neuf heures par jour, avec trois jours de repos par mois qui sont consacrés à l'éducation politique.

Elles habitent dans de vieilles cabanes et prennent leurs repas au réfectoire commun.

Ici, le rivage de la mer n'est pas un cadre romantique, c'est un lieu de travail, procurant des moyens de subsistance.

La fraîche brise du soir est l'unique délassément après une dure journée de travail.

Même pour ces garçons aux pieds nus à Kampong Saom, à qui il est difficile de donner un âge mais qui n'ont certainement pas plus de 12 ans, la mer est leur lieu de travail.

Ils font partie de l'équipage de l'un des bateaux de pêche ancrés dans le seul port maritime du Kampuchéa, anciennement Sihanoukville, qui figure sur les cartes depuis une quinzaine d'années seulement.

Le commandant de la flottille de pêche en activité dans les eaux abondantes du Golfe de Siam ne vient pas d'une région côtière.

Sa biographie est semblable à beaucoup d'autres: il était un paysan pauvre qui a très tôt rejoint les communistes et la révolution.

Il n'avait rien à perdre dans la guerre sauf sa misère.

Avec la révolution, il a été envoyé à Kampong Saom pour organiser une flottille de pêche.

Et les membres d'équipage – des enfants comme ceux-ci qui apprennent à vivre et travailler sur ces bateaux – sont, avec l'aide d'autres membres plus âgés, les matelots, les pêcheurs, les télégraphistes et les maîtres d'équipage.

Kampong Saom est actuellement le seul lien du Kampuchéa avec le monde.

Les bateaux n'accostent pas souvent dans ce port.

Sept par mois, venant le plus souvent de Chine, de Corée, du Japon, de Singapour et de la Yougoslavie.

Du riz et du caoutchouc sont expédiés dans le monde à partir d'ici.

Du monde – qui actuellement se limite à seulement dix pays amis du Kampuchéa – arrivent des produits industriels et du pétrole.

Le responsable du port, Kri, un combattant et un maquisard, qui lui aussi n'est pas originaire d'une région côtière mais a néanmoins accepté la tâche d'administrer le port, nous dit ce qui est entreposé à Kampong Saom.

Un nouvel et vaste entrepôt, soutenu par d'étroites charpentes, est en cours de construction à côté des anciens entrepôts qui avaient été reconstruits après les bombardements américains.

Nous lui demandons qui a fait les plans du nouvel entrepôt, qui est l'ingénieur?

Réponse: nous apprenons sur le tas, cela est fait par des ouvriers et des paysans.

Quelle est la rémunération des travailleurs?

Réponse: il n'y a pas de rémunération, l'État nous donne tout ce dont nous avons besoin.

MINUTAGE 13:14 – 15:34

COMMENTAIRE: Cette entreprise de mécanique, l'une des quelques entreprises qui existaient déjà dans la banlieue de Phnom Penh, a été reconstruite et a développé son activité avec des machines venant de Taïwan, Hong Kong, Singapour et du Japon.

Elle fabrique principalement des pompes à eau.

La devise du Kampuchéa est de produire la plus grande quantité de riz possible et le riz a besoin d'eau pour pousser.

Dans beaucoup de régions, il est nécessaire d'avoir des pompes à eau pour irriguer afin de remplacer les archaïques roues hydrauliques actionnées par l'homme.

Qui sont ces garçons et ces filles à peine assez grands pour faire fonctionner ces machines?

Réponse: ils sont les enfants de la révolution.

Ces garçons et ces filles ont été amenés ici depuis différentes régions du pays.

Parmi eux, certains tenaient des fusils ou étaient des messagers il y a seulement quelques mois.

D'autres sont les enfants de paysans pauvres, d'anciens soldats.

Officiellement, ils ont en moyenne 17 ans; officieusement, bien moins.

Ils sont les nouveaux travailleurs du Kampuchéa, sa nouvelle classe ouvrière. Avec la classe paysanne pauvre, ils forment le pilier de la nouvelle société cambodgienne, une société qui ne se construit sur aucun modèle mais selon les besoins de ceux qui sont ressortis comme les vainqueurs de la révolution.

À l'autre bout de la ville, à proximité de l'aéroport de Pochentong, il y a une école d'électriciens.

Le tableau est le même, les réponses sont les mêmes, sauf qu'il n'y a pas de filles là-bas.

Auparavant, avant la guerre, pour être accepté dans un lycée technique, il fallait d'abord avoir fini ses études secondaires, lesquelles n'étaient suivies que par les rares étudiants qui pouvaient payer les frais d'enseignement.

Les nouveaux écoliers et les nouvelles écoles sont les enfants de la révolution.

Il y a peu de manuels, la théorie et la pratique ne font plus qu'un.

Ces garçons sont censés remplacer les anciens ouvriers qui avaient été, selon la position officielle, formés par les Américains et étaient supposés prendre souvent part à des opérations de sabotage.

Le pays aura besoin de plus en plus d'électricité, aura besoin d'électriciens, voilà pourquoi de nouvelles générations sont formées.

Qui sont les enseignants?

D'anciens ouvriers et des révolutionnaires vont transmettre le maximum de leurs connaissances aux élèves, sans rien leur cacher.

Voilà comment la révolution éduque ses enfants et construit la nouvelle classe ouvrière du Kampuchéa.

L'industrie, la nouvelle classe ouvrière, les nouveaux techniciens, tout cela ne représente qu'une petite partie des efforts du Kampuchéa.

Le plus grand effort vise à augmenter la production agricole.

MINUTAGE 15:40 – 17:34

COMMENTAIRE: Si nous avons du riz, si la population n'est pas affamée, nous pouvons tout avoir: voilà la politique officielle du Parti et du gouvernement.

Le Kampuchéa produit déjà 312 tonnes de riz par an par personne et il est escompté qu'à court terme certaines régions produiront trois récoltes par an.

La production agricole dépend du réseau des barrages et canaux d'irrigation.

Les barrages et les canaux sont devenus une obsession pour le Kampuchéa moderne.

Apporter de l'eau, encore de l'eau, le plus d'eau possible aux sols desséchés pendant la saison sèche.

Parce que sans eau, il ne peut y avoir de vertes rizières à perte de vue, de chants, de fruits de la révolution, de périodes de grande activité pendant le battage du riz.

Il n'est pas rare du tout de voir des barrages et des réservoirs pouvant retenir jusqu'à 200 millions de m³ d'eau, nécessaires pour l'irrigation des sols.

Ce barrage dans la province de Battambang – appelé *30 Septembre* en raison de la date à laquelle s'était tenu le congrès fondateur du Parti communiste du Kampuchéa – nécessite 20 000 ouvriers.

Qui sont tous ces milliers de jeunes gens sur le site de construction du barrage et du canal, d'où viennent-ils, comment et où vivent-ils, à quoi passent-ils leurs loisirs?

Réponse: ils viennent pour la plupart de coopératives de deux districts voisins qui ensemble s'occupent de la construction du barrage.

Une fois que le travail sur le site de construction sera terminé, ils retourneront à leurs villages ou coopératives.

Un tiers des travailleurs sont des membres de brigades mobiles.

Pour eux, il n'y a pas de repos, lorsque ce travail sera achevé, il y aura un autre chantier de construction, un nouveau barrage qui les attendra.

Et allez-vous distinguer les enfants des villes parmi ces travailleurs, les jeunes gens et jeunes filles qui ont été déplacés des villes après le triomphe de la révolution?

Pour ainsi dire pas, si ce n'est quelques-uns.

Nous avons eu aussi l'explication officielle: les différences entre les citadins et les villageois ont disparu au cours des trois dernières années.

MINUTAGE 17:51 – 18:05

COMMENTAIRE: Phnom Penh, en 1970 une ville de 600 000 habitants.

Ils étaient deux millions juste avant la fin de la guerre, lorsque la ville était complètement encerclée et que les gens mouraient à cause des bombardements ou de la faim.

MINUTAGE 18:18 – 18:40

COMMENTAIRE: Phnom Penh aujourd'hui, en 1978.

Où sont les habitants de Phnom Penh, Takeo, Battambang, Kampong Cham?

Où sont les habitants d'autres villes et agglomérations?

Ils sont dans tout le Kampuchéa, dans des coopératives, sur des chantiers de construction, ils ne sont simplement plus dans les villes.

MINUTAGE 18:50 – 20:10

POL POT: De nombreuses raisons nous ont obligés à évacuer la population de Phnom Penh et d'autres villes. Ces raisons étaient avant tout économiques. Après y avoir bien réfléchi, nous avons compris que nous n'aurions pas pu résoudre la crise alimentaire si les habitants étaient restés dans les villes. Il y avait les coopératives qui pouvaient les loger, les nourrir et les faire participer à la production agricole.

Il y avait aussi les problèmes de défense et de sécurité pour le pays. Nous étions au courant de plans visant à engendrer des chaos politiques, économiques, militaires et d'autres difficultés après la libération, dans le but de détruire notre révolution. Conscients de cela, nous avons transféré la population vers les villages. De cette façon, nous avons pu en même temps résoudre la crise alimentaire et déjouer les plans fomentés par les impérialistes américains. Nous n'avions pas de plan préconçu pour évacuer les villes, nous avons été obligés de prendre de telles mesures à cause de la situation qui prévalait alors.

MINUTAGE 20:11 – 21:06

COMMENTAIRE: Trois ans après le triomphe de la révolution et la fin de la pénurie alimentaire, les villes du Kampuchéa restent désertes.

Les banlieues cependant commencent lentement à se repeupler.

Selon les chiffres officiels, Phnom Penh compte 200 000 habitants.

Selon nous, ce nombre est considérablement moindre.

Quant à la ville – tout du moins les rues où il est permis de circuler – la ville est propre, les arbres dans les parcs sont taillés, les pelouses tondues et arrosées, mais c'est tristement vide, on ne peut qu'imaginer, espérer vainement que c'est l'heure de la sieste à Phnom Penh, quand tout le monde quitte les rues pour aller se mettre à l'ombre.

Pendant encore combien de temps les villes et les villages vont être dépourvus de bureaux de poste, les rues n'être que de simples bandes d'asphalte ne portant aucun nom?

Il n'y a toujours pas de réponse de la part des autorités à la question de savoir si les villes vides et abandonnées ne sont qu'une situation provisoire ou si cette situation va durer, traduisant le choix d'un pays dans lequel une révolution de la classe paysanne n'ayant jamais cherché à s'inspirer de modèles ou de précédents a triomphé.

MINUTAGE 21:11 – 21:48

REPORTER: Le Kampuchéa souhaite fortement souligner le caractère atypique de sa société, son choix d'une voie et d'une direction qui sont à part et ce, pour tous les aspects de la vie. Les dirigeants du Kampuchéa disent que la rupture avec l'ancienne société, sa culture et les coutumes est irréversible, qu'un lourd rideau est tombé sur le passé et ne doit plus jamais être soulevé.

Comme vous l'avez déjà vu et entendu, le Kampuchéa est en train d'établir une nouvelle société fondée sur le collectivisme. Il doit en aller de même pour l'éducation, la culture, l'art et la religion.

MINUTAGE 21:50 – 22:47

COMMENTAIRE: C'était bien sûr trop ambitieux mais avant la révolution, il y avait plusieurs universités au Cambodge (Kampuchéa).

C'était beaucoup pour un petit pays qui formait plus de cadres ayant fait des études supérieures qu'il ne pouvait employer.

L'éducation était principalement réservée aux enfants des classes aisées qui pouvaient payer le coût élevé des études.

Aujourd'hui, le Kampuchéa est complètement à l'opposé.

Toutes les écoles secondaires et les universités ont été fermées.

Dans cette école, au sein d'une coopérative, les garçons et les filles étudient séparément.

Mais quand même, il semble y avoir beaucoup plus d'enfants en âge d'aller à l'école dans les champs que dans ces salles de classe.

L'enseignant n'a reçu aucune éducation.

Il dit avoir acquis les aptitudes à l'enseignement pendant la révolution à laquelle il a activement pris part.

La géographie, l'écriture et le calcul sont les principales matières au programme d'enseignement.

MINUTAGE 22:54 – 25:09

COMMENTAIRE: Selon la politique officielle, la culture doit devenir une culture purement nationale parce qu'elle avait perdu toutes ses caractéristiques nationales.

Ce qui reste de la vieille culture et de l'ancienne éducation coloniale et impérialiste doit être effacé.

Le bouddhisme était la religion d'État du Kampuchéa.

Il y avait plus de 100 000 bonzes passant leur vie dans des monastères, ne vivant que des offrandes fournies par les croyants.

On ne peut plus voir cela au Kampuchéa.

La position officielle est que le bouddhisme est incompatible avec le nouveau régime collectiviste.

Il est expliqué que seulement les gens pauvres croyaient au bouddhisme tandis que la classe riche ne l'utilisait qu'à des fins de propagande.

L'éveil politique allant croissant parmi la population, la ferveur religieuse a disparu.

Les bonzes eux-mêmes avaient rejoint le mouvement de libération pendant la guerre, retirant leur robe et participant activement aux combats.

Cet homme s'appelait l'honorable Tran Tach Tai, c'était un moine bouddhiste de rang élevé qui avait étudié à Phnom Penh avant de rejoindre l'armée de libération.

Il est maintenant chef sur un chantier de construction d'un barrage, s'est marié à l'âge de 47 ans, a trois enfants et dit que pour lui le bouddhisme n'est pas incompatible avec le communisme car cette doctrine est aussi du côté de l'homme du peuple.

Il n'y a que quelques pagodes qui ont été épargnées dans le pays, comme la pagode d'argent dans l'enceinte de l'ancien palais royal, ou le célèbre sanctuaire qui renfermerait une dent de Bouddha.

La nouvelle culture s'attache essentiellement à la production sur le plan matériel.

Des spectacles donnés par le seul ensemble culturel dirigé par l'État reflètent très fidèlement les aspirations politiques et nationales du nouveau Kampuchéa.

L'une d'elles est de défendre son indépendance.

Jusqu'à récemment, l'ennemi n'était pas désigné.

Maintenant, on en parle ouvertement et avec lucidité.

C'est l'ancien allié du temps de la guerre, le Vietnam.

La désunion entre les deux pays est à présent totale.

MINUTAGE 25:14 – 26:16

COMMENTAIRE: Ces bateaux sur le Mékong mouillent ici depuis des mois.

L'accès à la mer de Chine méridionale, la voie fluviale la plus courte reliant Phnom Penh et la partie centrale du pays au reste du monde, passe par le grand delta du fleuve à travers le Vietnam et est fermé pour les bateaux battant pavillon khmer.

Un pays ami pendant la guerre est devenu un ennemi et ce danger externe renforce la fierté nationale, ce qui aide peut-être la population à oublier les difficultés actuelles à l'intérieur du pays.

Phnom Penh est restée la capitale du pays.

C'est là que se trouve le siège du gouvernement, comme les ministères, occupant pour la plupart des bâtiments de l'ancienne administration sur lesquels il n'y a aucun écriteau et où l'on ne voit pas beaucoup de fonctionnaires.

L'Assemblée des représentants du peuple, ainsi que le parlement se dénomme, tient généralement une session par an dans ce qui était autrefois une salle de cérémonie appelée *Les quatre mains*. Essentiellement, elle ratifie les décisions prises par le gouvernement dirigé par Pol Pot, un homme qui a révélé son parcours pour la première fois devant nos caméras.

MINUTAGE 26:19 – 27:33

POL POT: Je suis fils d'agriculteur. Même enfant, je partageais la vie d'agriculteurs de mes parents. Comme c'était la coutume, j'ai vécu dans une pagode pendant six ans pour apprendre à lire et à écrire. J'ai même été bonze pendant deux ans. Vous êtes les premiers à connaître ma biographie. Après avoir fini l'école élémentaire, je n'ai pas pu m'inscrire tout de suite à l'école secondaire, ayant échoué à l'examen. Je suis retourné à la campagne chez mes parents. Plus tard, j'ai fait mes études dans un lycée technique.

J'ai reçu une bourse pour aller étudier en France. J'étais un bon étudiant pendant la première année mais ensuite j'ai adhéré à un mouvement progressiste étudiant, je n'ai plus eu de bourse ; je suis revenu au Kampuchéa et j'ai rallié la lutte contre le colonialisme français. Après 1954, je suis revenu à Phnom Penh. J'ai travaillé comme professeur d'histoire, de géographie et de droit dans une école privée et, en 1963, j'ai dû quitter la ville et rejoindre le maquis, où je suis resté jusqu'au 24 août 1975, date à laquelle je suis revenu à Phnom Penh.

MINUTAGE 27:35 – 27:48

COMMENTAIRE: Pol Pot est membre du Comité permanent du Parti communiste depuis 1960 et le secrétaire du Comité central depuis 1963.

MINUTAGE 27:55 – 28:05

COMMENTAIRE: C'est ainsi que s'achève notre reportage sur le Kampuchéa en 1978. Le Kampuchéa, qui a choisi sa propre orientation pour l'avenir.

AUTEURS

29:12 FIN